

Saer, Juan José (1987) *L'Ancêtre*, Flammarion, Paris.

Extrait de *L'Ancêtre* de Saer, le texte ci-dessous donne à comprendre le repas cannibale comme un rituel permettant la régénérescence de l'humain et sa distinction d'avec le monde.



Van Kessel, Scène de cannibalisme

« Cette évidence me gagna peu à peu, au long de toutes ces années : si, chaque été, avec leurs façons efficaces et rapides, les Indiens s'embarquaient dans leur pirogues, vers une destination décidée d'avance, et mus par ce désir qui leur venait de si loin, c'était parce que, pour eux, il n'y avait pas d'autre moyen de se distinguer du monde et de devenir à leurs propres yeux un peu plus nets, un peu plus entiers et de se sentir moins empêtrés dans l'improbabilité flasque des choses. De cette chair qu'ils dévoraient, de ces os qu'ils rongeaient et suçaient avec une obstination pénible, ils tiraient, pour un temps, jusqu'à ce qu'il se fût de nouveau dégradé, leur être faible et passager. S'ils agissaient de cette façon, c'est parce qu'ils avaient éprouvé, à quelque moment, avant de se sentir différents du monde, le poids du néant. Cela avait dû se produire avant qu'ils se missent à manger des hommes non véritables, ceux qui venaient de l'extérieur. Avant, c'est-à-dire pendant les années obscures où, mêlés à la viscosité générale, ils se mangeaient entre eux. C'est ce que, tout juste à présent, et si près moi-même de mon propre néant, je commence à comprendre : les Indiens ne parvinrent à se sentir les hommes véritables que lorsqu'ils cessèrent de s'entre-dévorer. Une autre attitude, différente de la chasse réciproque, les transforma. Ils ne se mangeaient plus entre eux, ils se tournaient vers l'extérieur, formant ainsi une tribu qui était le centre du monde, entourée de l'horizon circulaire qui devenait de plus en plus problématique à mesure que l'on s'éloignait du centre. Bien que provenant eux aussi de cet extérieur improbable, ils avaient accédé, non sans peine, à un niveau différent, et même si leurs pieds pataugeaient encore dans la boue originelle, la tête, déjà libérée, flottait à l'air libre du vrai. Cette victoire, cependant, ne donnait pas l'impression, quand on les voyait si anxieux, d'être définitive. C'était comme si le vieux péril eu continué de les menacer. Comme si, pour autant de terrain qu'ils eussent gagné, ils sentaient qu'à tout moment ils pouvaient le reperdre. Ils savaient qu'ils étaient, en ce monde, ce qu'il y a de plus vrai, mais ils n'étaient pas sûrs de l'être assez, d'avoir atteint un niveau de réalité optimal et indestructible, gagné pour toujours et au-delà duquel on ne pourrait aller. Mais surtout, ce qu'ils rapportaient du passé, la sensation ancienne du néant, confuse et rudimentaire, étaient restés en eux comme leur véritable façon d'être. S'il est vrai, comme disent certains, que nous cherchons toujours à répéter nos expériences premières et que, d'une certaine façon, nous les répétons toujours, l'anxiété des Indiens devait leur venir de cet arrière-goût archaïque qu'avait, et bien qu'il eu changé d'objet, leur désir. Ils ne pouvaient avoir de la réalité une certitude plus grande, car ils savaient au fond d'eux-mêmes que, quelles

que fussent les choses du monde extérieur qu'ils avaient choisi comme objet, et pour aussi semblables et vagues que leur semblassent les hommes qu'ils dévoraient, la seule référence qu'ils avaient pour reconnaître le goût de cette chair étrangère était le souvenir de la leur. Les indiens savaient que la force qui, plus régulière que le passage du soleil dans le ciel, les poussait à partir vers l'horizon incertain pour rapporter de la chair humaine n'était pas le désir de dévorer l'inexistant mais celui, plus enfoui, de se dévorer eux-même. (...) Pour retrouver le goût premier et ancien, ils faisaient un immense détour par l'extérieur. Pendant un temps, ce simulacre les calmait. Ils se laissaient tomber, ivres et aveugles, dans le noir, pour émerger de nouveau, peu à peu, à un jour plus clair et plus ordonné qui, avec la révolution régulière de l'année, recommençait à se dégrader. Ils ne voulaient pas penser à ce qui s'était passé parce que, pour eux qui l'avaient vécu du dedans, il n'y avait aucun doute sur les causes véritables. Ils se prévalaient, un peu hébétés par le retour obstiné de cette faim qu'ils croyaient avoir rassasiée une fois pour toute, d'une grande machination générale qui déployait, à la lumière du jour, les preuves de leur être et de leur innocence. Mais malgré leurs manigances, ils n'arrivaient point à effacer ce qui était en eux depuis le début. (...) Chaque homme et chaque chose dans ce monde incertain occupait sa place exacte.